

À qui de droit,

Je me présente, Andréanne Masson. En ce moment je suis en congé de maternité pour m'occuper de ma jolie princesse de 8 mois, Adèle, aussi de mon beau grand garçon de 5 ans, Alexis, qui commence l'école dans quelques semaines. J'ai aussi la chance d'avoir un amoureux merveilleux qui me supporte énormément. Et j'ai mes parents... qui heureusement ont décidé de me suivre lorsque je suis revenue dans mon Abitibi natale. Je dis heureusement parce que malgré la tempête qui traverse nos vies depuis plus de deux ans, je n'aurais pas supporté être loin d'eux. Je me dois d'être présente pour mon père mais surtout pour ma mère qui est prise dans un tourbillon étourdissant depuis trop longtemps.

Une tempête?? Que dis-je, un ouragan. L'ouragan Alzheimer. Un mot de 9 lettres que j'ai eu de la difficulté à écrire au début. Maintenant, peu importe son sens ou l'ordre des lettres il sera pour toujours le mot le plus laid que je connaisse. Un mot de 9 lettres qui en pèse une tonne. Un mot de 9 lettres qui a certes gâché nos deux dernières années mais qui ne gâchera pas nos vies. C'est assez. L'acharnement c'est inhumain. Il est temps que les choses changent.

Je ne sais pas si mon texte est formulé de la bonne façon, s'il contient tout ce qu'il doit contenir pour vous le présenter. Saura-t-il vous convaincre que toute cette obstination à vouloir faire survivre un être humain dans de telles conditions c'est juste une façon de propager la souffrance, la colère et la tristesse? Une chose est sûre, je l'ai écrit avec mon coeur. Et avec tout ce qu'il contient.

Supposément qu'ils ont encore de « beaux moments » à vivre... j'ai entendu ce commentaire dans tout le débat au sujet de l'aide médicale à mourir anticipée et il résonne dans ma tête depuis. Parce que je me demande sans cesse au nom de quoi est-ce qu'on refuse encore de permettre à quelqu'un de mourir dignement, sachant très bien ce qui l'attend. Ceux qui sont contre n'ont assurément pas connu cette maladie de près. Ni même de loin je crois. Ils doivent penser, comme je le pensais avant, qu'il ne s'agit que d'oublier des souvenirs et quelques personnes ici et là... mais qu'avant tout ils peuvent encore vivre de « beaux moments ».

J'ai 41 ans, mon père en a 71. Il a eu le diagnostic à 69 ans. Aujourd'hui, deux ans pratiquement jours pour jours plus tard, il a déféqué sur le tapis près de son lit dans sa chambre. C'est peut-être ça un « beau moment »??

Depuis bientôt trois semaines il vit ailleurs. Il n'a plus sa femme des cinquante dernières années avec lui, il n'a plus sa maison, il n'a plus son chien... il est seul et sans repère. Pour tous, même pour nous, la prochaine étape est d'attendre... attendre qu'il oublie assez de mots pour ne plus parler, attendre qu'il oublie comment marcher et ne puisse plus se lever du lit, attendre de ne plus savoir de quelle façon manger... attendre de devenir un mort-vivant. Puis mourir enfin.

Comment est-ce possible pour sa femme, pour nous ses enfants de ne pas être en colère contre ce système??? Mon père est un homme de sa génération. Orgueilleux et fier, il nous a toujours dit et répété qu'il ne voudrait jamais se faire « torcher » ou devenir un fardeau pour sa famille... en plein ce qu'il est. Vous dire à quel point c'est dur de le voir mourir tranquillement, de le voir tout perdre ce qu'il a acquis tout au long de sa vie... cet homme, intelligent et sensé. C'est encore invraisemblable pour moi juste de l'écrire. Comment faire pour ne pas avoir l'impression de l'abandonner, de le trahir. Ou ne pas me sentir coupable de ne pas aller le voir à tous les jours... ne pas me sentir coupable de continuer ma vie quand la sienne n'a plus aucun sens. Entendre son père répéter qu'il veut en finir avec la vie depuis le début de cette maladie mais en sachant très bien

qu'il n'a plus les capacités pour le faire c'est d'une tristesse innommable. Ce qui est encore plus triste c'est que je prie chaque soir que son coeur arrête de battre. Qu'il parte enfin pour de bon. Quels sont les beaux moments maintenant? Est-ce quelqu'un peut me dire quels sont les beaux moments??? Parce que moi je n'en vois plus. Ma mère, mon frère et moi n'en voyons plus. Mais le plus important c'est que lui n'en voit plus. Mais on n'a d'autres choix que de le laisser « pourrir » jusqu'à ce que son corps n'en puisse plus. Et on doit regarder sans rien dire. Et souffrir sans rien dire.

Si j'en avais le pouvoir, je le délivrerais de cette souffrance maintenant. Maintenant qu'il ne sait plus qu'il a des enfants et encore moins des petits-enfants. Il a d'ailleurs dit au moment du diagnostic, que le jour où il ne se souviendrait plus de ses enfants ce serait sa limite ... ça semblait inconcevable pour lui. Ça semblait inconcevable pour moi aussi... et pourtant.

Maintenant qu'il ne sait plus lire ni même signer son nom. Maintenant qu'il ne sait plus ce qu'est une toilette et surtout a quoi ça sert, ce qu'est un lit, une fenêtre, un fauteuil. Il n'y a pas juste les souvenirs qui s'envolent, les objets et leurs significations aussi, absolument tout disparaît de son cerveau.

Là-bas, ils disent qu'il est triste et anxieux... on le serait à bien moins.
Mais où sont les beaux moments????

Il est trop tard pour mon père, on ne peut que continuer de prier le ciel qu'il vienne le chercher, enfin, et accepter qu'on ne sera plus jamais les mêmes après l'Alzheimer. Bien sûr, nous serons là jusqu'à la fin. Mais pour tous ceux à venir, laissez les choisir de mourir dans la dignité, au moment qu'ils auront choisi. Aucune famille de devrait connaître cette souffrance.

Mon texte a été publié sur le site web du Journal de Montréal et bien évidemment je l'ai aussi partagé sur les réseaux sociaux. Il a donc été lu par des centaines de personnes j'aimerais croire des milliers vu la rapidité et l'efficacité des publications internet. Il ne laisse personne indifférent. Je me permets de vous transmettre un commentaire qui m'a été fait de M.Jérôme Côté et qui je trouve est une belle suite à ma façon de penser.

J'espère qu'elle sera la vôtre aussi bientôt.

Merci pour votre temps.

Andréanne Masson

Une réflexion de soutien.

« Premièrement, je tiens à souligner le grand courage et l'humilité qu'il a fallu à Andréanne pour écrire un texte aussi vrai, aussi touchant, qui invite au recueillement, en nous dirigeant émotivement vers une réflexion qui doit se faire à partir du cœur.

Nous pourrions discourir longuement sur tous les points en faveur et leurs contraires dans ce débat qui nous met face à notre condition de mortels, qui concerne le droit fondamental de tout être humain de décider du chemin de vie qui lui appartient, jusqu'à pouvoir y mettre fin au moment qui lui convient.

L'essentiel est dit dans le message de madame Masson : il n'y a rien qui puisse soulager l'indignité et le déshonneur devant la décrépitude et l'effacement même de la condition d'humain que vit actuellement son père. Rien, sauf l'essentiel choix de pouvoir arrêter cette descente vers des abîmes de douleurs, pour celui qui ne sait même plus qui il est, comme pour ceux et celles qui l'aiment et qui le regarde devenir autre chose que leur propre papa.

La question peut être vue comme éthique et moral, certes, mais elle doit être pourtant effectuée avec l'intelligence émotive dont a fait preuve Andréanne...

Personne ne souhaite se rendre à cet état qui défait l'image même de ce qu'est une personne humaine, de ce qu'elle fut, de ce qu'elle a accompli, de ce qu'elle a voulu être et ce qu'elle laissera comme dernier message dans son existence.

La vie est aussi composée d'une fin et cette mort peut emprunter toute sorte de manière de s'accomplir, mais lorsque nous le pouvons, pourquoi ne pas simplement choisir de la vivre avec dignité, sérénité et paix?

L'hypocrisie de notre communauté doit cesser et faire place à une clairvoyance et une compassion qui appelle au choix intrinsèque et personnel de la manière dont nous désirions finir notre passage, peut être le seul, sur cette Terre.

J'ai eu maintes occasions d'affronter les départs d'êtres chers, dans toutes sortes de situations, de la maladie, à la mort par vieillesse, en passant par le suicide. J'ai dû, à chaque fois, faire face à une tristesse, qui pouvait être très ardue, m'amenant des questionnements, de la colère et parfois, du désarroi. Mais ces émotions m'appartenaient, à moi, qui demeurait bien vivant, obligé à devoir continuer mon chemin sans ces personnes qui, je le savais, allaient me manquer cruellement et ce, pour le reste de ma vie.

Par contre, et ce n'est pas par vantardise ou pour passer pour autre chose que je suis, j'ai toujours respecté et accepté les départs, peu importe comment ils s'étaient passés. La vie des autres ne nous appartient pas, le choix de chacun de pouvoir décider de leur voie n'est pas le nôtre.

Enfin, il est temps d'évoluer vers une pleine possession du dernier choix qui nous appartient. La seule question à se poser, tous autant que nous sommes, c'est de savoir comment nous voulons partir. Le voyage qui fait si peur qu'est la mort, quand c'est possible de le faire, avec clairvoyance et lucidité, demande à ce que nous ayons fait notre préparation et nos valises comme il se doit. Ainsi, lorsque nous quitterons, ce pourra être fait paisiblement, dans l'amour et comme nous le désirons profondément. C'est simple et c'est important que cela devienne une alternative possible, en toutes circonstances et en toute humanité : l'aide à mourir doit faire partie dorénavant d'une acceptation collective et notre communauté doit rapidement mettre en place les moyens pour que nous puissions y avoir accès si nous le désirons. Point final.

Bon courage à la famille de mon plus grand ami, Dominic, le frère d'Andréanne. Je souhaite que le calvaire que vous devez affronter puisse se terminer dans les meilleurs délais sans trop vous laisser meurtris. »

Jérôme Côté